

# MODES

## NOUVEAUTÉS. DESCRIPTION DES TOILETTES

Les réunions élégantes n'ont pas manqué depuis quelque temps; il y en a eu pour tous les âges et tous les goûts: en plein air, dans les salons et dans les églises. Courses de Chantilly, Derby; exposition de peinture très-suivie, exposition de fleurs, sans compter de superbes exhibitions de trousseaux dont nous reparlerons; fête de charité au jardin Besselièvre; bals grandioses et bals intimes, matinées d'enfants et mariages de haute volée: voilà le menu affriolant de ces assemblées et jamais carrière de mondanité n'a été plus fournie pour le coup d'œil de l'observateur et du chercheur; nous ajouterons même que la mesure finissait par être comble pour celui qui suivait tout. Nous éprouvons, pour notre compte, ce curieux sentiment d'une fatigue extrême, à la vue de tant de jolies choses. Et de fait, cette recherche du bon goût, qui existe vraiment aujourd'hui dans tous les cercles dont nous parlons, — cet ensemble harmonieux et cette perfection absolue dans le luxe, — le beau enfin qui règne dans les arts, la mode, etc., tout cela finit par lasser la vue et l'entendement, comme toute sensation agréable trop longtemps prolongée.

« Vous vous plaignez que la mariée est trop belle! » nous dira-t-on. C'est peut-être vrai, mais ce serait alors le cas de rappeler le cri de plainte de Bossuet à Louis XIV: « Toujours de la perdrix, toujours de la perdrix! » parce que le roi, par malice et pour le punir de ses sages remontrances, lui avait fait servir invariablement pendant plusieurs jours de la perdrix à tous ses repas.

Nos lectrices ne nous en voudront pas trop, si nous ne leur détaillons pas les brillants costumes des réunions que nous avons signalées en commençant. C'étaient, au surplus, comme elles peuvent bien se le figurer, de superbes amalgames de soies brochées et unies, de gazes aériennes et de dentelles, avec des mélanges de bandes brodées et de fleurs.

Nous signalerons plutôt la « rentrée » de la chenille dans le domaine de la mode. L'écharpe en filet de chenille noire, en-

tourée de franges assorties, est très-élégante et bien portée. On la dispose en tablier ou en draperies sur un jupon; on en fait une sorte de mantille jetée sur les épaules, ou bien on la met à la façon de l'ancienne écharpe: c'est-à-dire qu'on la pose au ras des épaules, et puis, au lieu d'en laisser pendre les pans, on les croise devant pour les fixer sous les bras. Nous devons, à ce sujet, faire observer que le goût du jour est tout à fait en faveur de l'écharpe;

outre celle que nous venons de mentionner, il y en a en gaze de toutes nuances, encadrées de franges de chenille assorties; il y a ensuite l'écharpe en tissu pareil au costume et garnie de la même façon: celle-ci doit être pliée sur elle-même dans le haut, et la garniture qui se répète sur ce point fait un très-bon effet, surtout lorsque ce sont de ces jolies franges que l'on porte tant aujourd'hui. Nous avons remarqué, à ce propos, de ravissantes toilettes de jeune fille en beau cachemire bleu; volant et coulissé au bas de la première jupe; franges « sablier-pomponnette » à la polonaise, à la poche et à l'écharpe, s'entrecroisant avec une grâce infinie.

Nous voici arrivés à l'époque où le costume léger l'emporte sur tous les autres: grenadines, gazes, batistes, linons et toiles brodées, voici pour l'habillement élégant; baréges, toiles fortes, oxford, zéphir, madras, voilà pour l'ordinaire. L'assortiment des étoffes unies avec les tissus à dispositions se fait, cette année, sur une plus large échelle encore que les années précédentes.

Pour un uni, il y a trois ou quatre variétés de dispositions. Nous avons en ce moment une série d'échantillons de linons sous les yeux, et nous y trouvons, pour un bleu uni d'une teinte des plus délicates, un autre échantillon à large rayure pleine, bleu uni, alternant avec deux rayures de guipures blanches; puis un autre du même genre, avec une rayure rose entre les deux guipures. Ces combinaisons harmonieuses se retrouvent en d'autres nuances: marron uni avec rayures mates et guipures; rose, grisaille, etc. Parmi les madras, les zéphirs, les cretonnes, les oxford, on trouve une plus



N° 312. — CHAPEAU Fashion.

Modèle de M<sup>me</sup> Selle, maison Moreau-Didsbury  
(Boulevard des Capucines, 23).

grande variété de dessins : écossais délicieux, damiers et carreaux mignons, fleurs ombrées, la nouveauté du moment, etc. Pour peu qu'une femme soit douée d'un peu de goût, elle peut se faire de fort jolis costumes, simples et point coûteux, par le choix et l'heureuse combinaison de ces étoffes, sans employer de garnitures spéciales. Nous pourrions même citer quantité de modèles à l'appui, dont la grâce était tout entière dans l'arrangement en question. Rappelons un principe fondamental, cependant, et qui ne varie pas : c'est que l'uni constitue la base du costume, servant au jupon et aux manches, aux poches, aux parements et aux cols, s'il y en a. Le tissu façonné fait le reste : tunique et corsage, ou polonaise et vêtement additionnel.

Nous avons déjà dit, au commencement du printemps, que la « confection » était tout à fait rentrée dans nos mœurs ; nous le répéterons encore, il le faut. Les femmes qui n'ont pas voiture sont presque forcées de porter un vêtement quelconque, et comme il est difficile d'en avoir un pour chaque robe, la nécessité, faisant loi, a remis la confection noire en jeu. Il y en a de fort élégantes, naturellement, et qui sont établies en sicilienne ou cachemire, — nous l'avons déjà dit, — avec des garnitures de dentelles basses, des effilés, des broderies de soie et perles, mêlées d'acier, etc. Les plus simples, parmi ces vêtements, sont ornés de galons et de franges mohair ; quelques-uns sont entourés de marabout en ruban gaufré, d'un très-bon effet, ayant de plus le mérite de n'être pas trop cher.

Le cache-poussière, affectant la forme de l'ulster, avec l'adjonction d'une pèlerine et d'un grand col marin, est le vêtement, fort commode, adopté pour le voyage et les excursions. Pas lourd, pas embarrassant du tout, ce vêtement ; il pourrait être en même temps un cache-misère, car le costume disparaît complètement sous cette grande houpelande. L'étoffe employée pendant la saison d'été est un beau mohair ou un drap léger.

Le luxe des belles cravates, porté si loin aujourd'hui par les femmes, a probablement tourné la tête à toute la *gentry* masculine qui fréquente les réunions publiques un peu élégantes. C'est à qui, parmi ces beaux messieurs, portera la cravate la plus fantaisiste, la plus invraisemblable parfois ; mais, dans ce cas, on l'arbore uniquement aux courses. Autrement, ce sont les gazes crème, blanche, gris perle, qui l'emportent en élégance de bon ton.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 342.

CHAPEAU Fashion. — Paillason à calotte pointue et passe de capote ; conlissé crème tout autour dessous et bandeau de raisin noir. Écharpe en gaze crème drapée autour de la calotte, nouée et pendante derrière ; nœud alsacien de même tissu, placé au sommet. Une plume amazone crème part de l'un des côtés pour tourner tout autour derrière.

C. N° 635.

TOILETTE D'EXPOSITION. — 1 et 2. Même costume vu sous deux aspects différents. — Jupon en faille havane, à traine unie, garni dans le bas devant d'un volant plissé, dont la tête est soulignée par un coquillé de faille crème. — Tablier en faille crème entouré d'un volant de valenciennes, drapé et fixé d'un côté (1<sup>re</sup> figurine) par un coquillé de cette dentelle, avec boucle de faille havane et pan frangé en faille crème. De l'autre côté (2<sup>e</sup> figurine), le tablier n'est pas drapé ; il est maintenu à la couture de la jupe et garni d'une poche recouverte de valenciennes coquillée faisant suite au volant du bas. Nœud de ruban crème et havane placé au bas de la tête. — Habit en faille havane, bordé de biais crème, faisant cuirasse devant ; les côtés de la basque sont fendus et garnis de boutons crème. Une draperie en faille, bordée d'un volant de valenciennes, forme le châle sur le corsage devant et derrière ; les boutons qui ferment celui-ci sont de couleur

crème. Deux plissés terminent le bas des manches, avec écharpe en faille crème bordée de valenciennes et drapée en biais sur le dessus ; même dentelle coquillée, entremêlée de boucles de faille crème, au bas de l'écharpe. — Chapeau de paille à passe Marie-Stuart baissée au milieu devant, avec bandeau de valenciennes et de feuillage. Coquillés de dentelle assortie sur le dessus, roses de haies et coques de ruban crème se terminant derrière. Barbes en valenciennes.

G. N° 639.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume en jolie fantaisie laine et soie, de couleur bleu uni et bleu à rayures gris et or. — Jupon à traine très-ample du bas, avec un milieu de tablier étroit et droit, encadré d'un biais de rayures. De ce point partent, de chaque côté dans le bas, deux rangs de franges assorties aux couleurs, qui remontent en biais se perdre derrière. — Tunique ouverte au milieu devant, et dont les bords sont relevés et drapés sur le côté, ainsi qu'au milieu derrière, par des nœuds de ruban. — Cuirasse en étoffe unie, à manches duchesse et col rabattu faits de l'autre étoffe. — Lingerie en mousseline et valenciennes. — Chapeau en étoffe pareille à la toilette, garni d'un diadème de roses et de plumes sur le sommet.

2. Petite fille de neuf ans. — Costume en mohair glacé saumon. — Robe princesse entourée d'un volant froncé et garnie de boutons de nacre. Le bas des manches est garni de velours dessinant un parement pointu, avec boutons de nacre. — Veston sans manche, ouvert par un col de velours formant revers. Tous les bords sont garnis de même, ainsi que le haut des poches. — Collet plissé ; manchettes plates. — Chapeau *Ophélie* en paille, garni et bordé de velours, avec une couronne de fleurs des champs placée en bandeau.

#### Description de la gravure coloriée n° 1328.

TOILETTES DE PLAGE. — 1. Robe princesse en faille bleu azur, à traine resserrée dans le bas derrière par un conlissé. Un volant de spongée de Chine (nuance émeraude) entoure le bord inférieur de la robe. Les manches sont composées d'une partie en faille bleue, plissée à plis remontants, et d'une partie unie en spongée, laquelle est encadrée de dentelle noire ; corset plat et volant plissé dans le bas, avec nœud sur le dessus. — Tunique princesse, en spongée de Chine, formant un plastron allongé devant, qui descend sur le jupon de la robe en tablier pointu ; le dos se prolonge en deux longues pointes dont le bas est drapé sur le côté et réuni au bord du tablier par un nœud de ruban assorti. Une dentelle noire suit tous les bords de ce vêtement ; trois nœuds de ruban s'échelonnent sur le milieu derrière. — Lingerie élégante en broderie fine. — Chapeau paillason noir à large passe plate, relevée d'un côté ; ruban rouge cardinal disposé en nœuds et coques sur le côté et dessus avec guirlande de fleurs.

2. Costume en faille mauve et crêpe de Chine brodé lilas. — Jupon à traine, entouré d'un volant plissé et d'un haut bouillonné coupé par des bandes brodées avec tête plissée ; des bandes plus larges, également brodées, retombent en coques tout autour depuis le bord inférieur de la tête. — Polonaise de forme princesse très-tendue, ouverte derrière, avec une bande brodée sur le milieu du dos, formant petite basque et terminée par des franges. Le bas du vêtement est entouré de deux bandes brodées et de franges assorties. Une écharpe part de cette basque, avec trois coques de ruban, en relevant un côté de la polonaise ; elle est drapée ensuite tout autour du vêtement et se perd au milieu derrière ; un nœud à bout pendant est posé sur le côté. Enfin une frange entoure tous les bords de l'écharpe. — Lingerie en crêpe lisse plissé. — Chapeau en paille de riz blanche à rayures lilas ; bandeau de boutons d'or dessous et groupe de mêmes fleurs dessus. Voilette en gaze blanche nouée derrière.

#### Patrons tracés annexés à ce numéro.

La feuille de patrons tracés annexés au numéro de ce jour contient les modèles suivants :

1. Costume pour toilette de plage.
2. Tunique juive.

3. Fichu-gilet en organdi.
4. Tunique polonaise.
5. Casaque pour demi-toilette.
6. Chapeau Niçois.

### ÉCHOS DE LA MODE

Les derniers bals ont vu une nouveauté, la robe Valois, décolletée. Avec cette nouvelle forme, le corsage tient à la robe ; il a un nombre considérable de coutures qui s'éventaillent sur la poitrine et les hanches pour en saisir les contours. Le corsage Valois exige, ainsi que le fait remarquer la *Vie parisienne*, la femme mince et souple, la nymphe de la Renaissance. Le devant de cette robe n'est pas garni. Seulement, au bas, on met une frange, une broderie, des fleurs, de la dentelle.

Autre originalité, l'habit Richelieu. Un habit à la française en écailles de poisson vert mousse ou gris perle ou bleu céladon, avec le gilet de satin blanc à broderies de roses avec leur feuillage, à jabot, à poches, comme le gilet des roués de la Régence. Joli au théâtre et aux courses, sur une jupe de faille assortie à l'habit.

Moins de galons d'or, mais des galons de toutes sortes, surtout le galon fleur. Ce sont des guirlandes brodées en soie plate sur velours noir : œillets pourpres et violets à feuillage sombre, marguerites ombrées, boutons de roses, tournesols aux longs pétales dorés. Il y a une série de reines-marguerites s'enchaînant. Dans toutes les nuances, c'est de l'aquarelle à l'aiguille. C'est d'une richesse et d'une douceur de tons incroyables. Très-chers, ces galons, mais si jolis !

Il y a aussi les fleurdelisés sur velours noir : le Saint-Louis, qui reproduit la fleur de lys droite et toute simple ; le Valois, dont la fleur en argent noir est accompagnée de deux fleurs bleu foncé et bleu pâle, toutes trois penchées à la Valois ; le Gaston de Foix, copié au château de Pau.

Et puis les galons sur toile écrue brodés, pour garnir les costumes de taffetas noir.

Avec le printemps ont commencé, pour les Anglais, les *garden-parties* (parties de jardin). Ils reçoivent au milieu du jour, à l'air libre, en pleine lumière, sous de beaux arbres parés de la nouvelle verdure. On danse, et l'orchestre est accompagné par la chanson des oiseaux, qui se mettent à sautiller de branche en branche, pour faire comme « la compagnie d'en bas. » Le lunch est servi à l'abri d'un mur de lilas ; le soleil vient de quitter la place, échauffée pour une heure encore. On amène les enfants à ces parties, et, tout en dansant, on les voit qui jouent sur les pelouses voisines.

Quels jolis costumes, encore chauds, déjà légers, imaginés pour ces réunions ! Des laines blanche, rose de Bengale, bleu azur, etc., brodées, en nuances naturelles, des fleurs du printemps. Et que dire de ces joues en fleurs, frappées par l'air pur, de ces yeux brillants, des mouvements vifs et gracieux du corps, auquel le soleil donne un redoublement de vie ! Il faut que la nuit tombe, que le vent fraîchisse, pour que l'on se décide à se séparer. Ces élégantes se retrouveront à l'Opéra, couvertes de diamants, et après qu'elles auront embrassé les babies dans la *nursery*.

X. V.-P.

## CAUSERIE

Vous ne devineriez jamais, amis lecteurs et aimables lectrices, dans quelle serre chaude s'épanouissent maintenant les plus belles fleurs de l'esprit français, les plus brillants cactus de l'imagination parisienne !... Ce n'est plus, comme autrefois, dans la littérature de feuilleton ou de théâtre, mais dans la littérature industrielle et commerciale. Affiches, réclames, prospectus, — la petite monnaie et les grandes médailles de cette circulation incessante, — voilà où se révèlent et s'affirment les jeunes talents. Autrefois, on faisait sa tragédie au sortir du collège, au seuil de la rhétorique : c'était l'entrée dans la vie intellectuelle, la formalité indispensable, le passeport nécessaire. Nous avons changé tout cela ; maintenant le bon début doit avoir un caractère pratique : on broche son prospectus, on vole sur les ailes de la réclame, et l'on arrive... où le vent vous pousse.

Ces réflexions nous sont suggérées par un prospectus que nous avons vu distribuer dans la rue et qui ne laisse rien à désirer comme spécimen. Voyez plutôt :

JE VOUS PROMETS DE DOUCES ÉMOTIONS,  
MAIS POUR CELA IL FAUT M'ÉCOUTER  
AVEUGLÉMENT.

*Si vous avez déjà fait votre budget pour la saison d'été, vérifiez la somme que vous avez affectée à votre toilette, prenez-en simplement LA MOITIE et rendez-vous sans plus tarder à la maison du....*

N'est-ce pas là un joli début et une suite de formules propres à frapper l'esprit ? Voilà un auteur qui connaît bien le cœur humain. Il a remarqué, sans aucun doute, avec quelle froide indifférence la plupart des promeneurs regardaient ce chiffon de papier que leur imposent des distributeurs patentés. La grande majorité le prend par charité, y jette un coup d'œil rapide, le froisse et le jette sur l'asphalte ou dans l'eau du ruisseau. Comment s'y prendre pour fixer l'attention de ces promeneurs négligents ? Où trouver l'appât nécessaire ?

L'auteur du prospectus a longuement médité ; de là ce chef-d'œuvre : « Je vous promets de douces émotions ! » Ne vous y trompez pas, c'est ingénieux et profond. Il n'y a qu'un poète pour trouver des inspirations semblables. Parler d'abord de bon marché ? c'est vieux, et puis personne n'y croit plus. Parler de liquidation forcée et de rabais sous le coup de faillite ? le public se moque bien des déconfitures ! Mais parler d'émotions, et d'émotions douces, au printemps, en plein mois de mai, quand la nature se réveille et que la campagne fait sa toilette, c'est aller droit au cœur de ses contemporains, c'est saisir le défaut de leur cuirasse et réaliser ce miracle : piquer deux minutes la curiosité d'un Parisien, le plus blasé des animaux curieux.

Oui, ce prospectus est un chef-d'œuvre. Pourquoi faut-il, hélas ! qu'il soit si mal tombé et que la température automnale de ces derniers temps soit venue ôter quelque à-propos aux « émotions douces » si éloquentement promises ? Quand l'auteur de la réclame a composé ce morceau littéraire dans le recueillement du cabinet, il s'attendait sans doute à un mois de mai ordinaire, ce qu'on appelle « un joli mois de mai, » chaud et fleuri, poétique et nuancé. La pluie, la neige, le vent du nord lui ont répondu. On ne peut pas tout prévoir !

C'est du Nord que nous viennent aujourd'hui les piquantes anecdotes. On connaît l'inflexibilité de la consigne russe, et il a été donné déjà des exemples de la façon dont les inférieurs savent l'observer ; on n'en lira pas moins avec un vif intérêt le récit d'un fait caractéristique arrivé au général Klinger.

Le général parcourait un jour les jardins de Tzarskoë-Cœlo,

lorsqu'il se trouva en face d'une sentinelle dans un endroit où rien ne semblait motiver sa présence. C'était une simple pelouse entourée d'une balustrade, sans édifice, sans rien d'apparent à garder. Il s'arrêta devant l'énigme. Le soldat était roide et taciturne, continuant sa marche isochrone dans les dix pas que lui mesuraient les règlements militaires.

— Pourquoi es-tu de faction à cette place? interrogea le général.

— Parce qu'on m'y a mis, répliqua l'autre après s'être posé respectueusement au port d'armes.

Bien persuadé par là qu'il n'en apprendrait pas davantage, le général chercha par l'observation à découvrir le mystère, mais ce fut vainement. Le soir, à dîner, se trouvant devant l'officier de garde, il poussa de nouveau l'affaire et l'interrogea.

— Qui a mis là cette sentinelle?

— La consigne de la place.

— Mais pourquoi?

— Nous n'avons pas à nous en enquérir... cela regarde le commandant.

Le général Klinger, stimulé par cette réponse et plus désireux que jamais de pénétrer le mystère, se rendit chez le commandant. Il ne fut pas plus avancé.

— Il y a bien des années qu'on pose là cette sentinelle parce que le règlement de la place dit : « Posez une sentinelle à cinquante pas du Pavillon de l'Est... » Je n'en sais pas davantage, répondit le commandant.

Le général se mit alors à interroger toutes les personnes de la cour, tant et si bien que sa curiosité devint contagieuse et que le fait, auquel personne n'avait pris garde jusqu'alors, commanda l'attention de tout le monde, même celle de la famille impériale.

Un soir, l'impératrice fit un signe au général et, l'ayant pris à part, elle lui dit :

— Vous désirez absolument savoir pourquoi ce soldat a été mis en faction là-bas?

— Ardemment, Madame.

— Ecoutez donc, on m'en a fait un rapport que je veux vous communiquer. Il paraît que l'impératrice Catherine, un jour qu'elle se promenait dans les jardins de Tzarskoé, y vit une rose mousseuse, épanouie avant le temps. Et comme le lendemain était le jour anniversaire de la naissance d'un de ses petits-fils, l'impératrice voulut se réserver cette rose pour lui en faire présent... Or, pour que personne dans l'intervalle ne vint la cueillir, elle ordonna qu'une sentinelle fût posée tout auprès, qui la lui gardât. Le lendemain arrive... mais l'impératrice ne pensait déjà plus à la rose. Quant au soldat, personne, sans ordre exprès, n'aurait osé le relever. La rose s'était fanée, effeuillée; depuis longtemps il ne restait trace d'elle ni même du rosier!... Mais la sentinelle restait toujours de garde et y était perpétuellement restée, sans que personne au monde, vous excepté, se soit jamais demandé : « Mais qui donc l'a mise là? » La faction a duré près de cent ans.

Un mot d'enfant pour terminer.

Un chat était assis devant la cage d'un serin, plongé dans une de ces contemplations extatiques qui sont chez les félins le signe d'un désir redoutable.

La maîtresse de la maison passe, et chasse l'animal.

— Que c'est donc ennuyeux! dit-elle; je croyais le chat ne pensait plus à cet oiseau, et voilà que maintenant...

— Pardon, maman, fait observer M<sup>lle</sup> Béatrice, âgée de huit ans; pourquoi aussi m'as-tu raconté hier, devant Minet, l'histoire du Petit Chaperon rouge?... Tu dis toi-même que les animaux comprennent tout!

Ludovic SAUVEUR.

## LE SALON DE 1876

(DEUXIÈME ARTICLE.)

Dans notre premier voyage à travers l'Exposition de peinture, nous avons pu voir, en quittant le grand salon, bon nombre de tableaux excellents, et quelques-uns d'une inspiration tout à fait supérieure. Nous ne manquerons pas de les signaler à mesure qu'ils se rencontreront devant nous, mais il nous faut procéder par ordre.

Voici d'abord les souvenirs militaires de M. Protais, immuables et comme photographiés : *la Garde du drapeau*, et un *Souvenir de l'armée de Metz*. — Non loin de là, peints par M<sup>me</sup> Peyrol, née Bonheur, des moutons floriensques dans un paysage à la Boucher. — *Saint Jean le Précurseur*, de M. Perrault, se présente sous la forme d'une académie beaucoup trop conventionnelle; en revanche, il y a de la grâce dans l'*Oracle des champs*, du même peintre : on devine qu'il s'agit d'une jeune fille effeuillant un à un les pétales d'une marguerite; c'est une jolie idylle. — Passons devant le joli portrait de M<sup>me</sup> la comtesse Potocka, peint par M. Pérignon, et laissons la foule contempler d'un œil curieux *la Question*, de M. Olivieri : cette scène d'inquisition donne la chair de poule. — Mieux vaudrait, ce semble, respirer au milieu des magnifiques *Pavots* de M. Philippe Rousseau.

Une toile de grande dimension, de M. Robert-Fleury, nous montre *Pinel, médecin en chef de la Salpêtrière, en 1795*. Voici ce que dit l'histoire : « Pinel protesta d'une manière éclatante contre les traitements odieux dont les aliénés étaient victimes; il eut le courage de faire tomber leurs chaînes, et, au milieu du mouvement social qui se prononçait de toutes parts, il invoqua en leur faveur les lois de l'humanité. » C'est bien effectivement dans le préau d'une maison d'aliénés que nous introduit M. Robert-Fleury, mais ces infortunés nous ont semblé lourdement dessinés. Il y a dans tout cela quelque chose d'intentionnellement mélodramatique qui fatigue. Pourtant le médecin Pinel est solidement peint et il y a comme un ressouvenir de Greuze dans la jeune folle qu'on délivre à ses côtés.

*La Chasseresse*, de M. Roll, dénote chez l'auteur un talent de coloriste, de l'aisance et de la facilité d'invention. Cette femme nue, à cheval, n'est pas sans élégance, mais c'est un type imaginaire de féerie, et nous lui préférons *la Circé* de M. Rouffio. — « Circé sortit de son palais, tenant une baguette à la main. » Ainsi parle Homère en son *Odyssée*. L'enchanteresse, sous le pinceau de M. Rouffio, est devenue peut-être la meilleure étude de nu du Salon; non qu'elle soit sans défaut, mais le modelé en est nerveux et ferme. Le portrait de *Faucher*, du même artiste, est aussi l'un des meilleurs, des plus aimables qui soient à l'Exposition.

C'est toujours avec intérêt qu'on se retrouve en présence des œuvres de M. Ribot, de ce peintre qui semble plutôt appartenir à l'ancienne école espagnole qu'à la nouvelle école française. Ses *Portraits*, une collection de têtes groupées dont l'originalité vigoureuse n'a pas le don de séduire le public, présentent une intensité de vie et d'expression extraordinaire. Non moins chaud de ton, le *Portrait de M<sup>me</sup> Gueymard-Lauters* accuse les blancs comme des plaques de blanc de perle, et les veinules roses comme ces taches qui marbrent les feuilles de la vigne aux premiers froids de l'automne. Mais, si l'on veut bien juger de l'effet des œuvres de M. Ribot, il est nécessaire de s'éloigner un peu du cadre.

Une excellente toile, c'est celle de M. Ségé : *Les ajoncs en fleurs*. Ce paysage des Côtes-du-Nord est plein de grandeur. — *La Flirtation* de M. Toulmouche, scène de salon, vaut mieux que sa jeune femme cueillant des fleurs (*L'été*), laquelle nous semble bien prétentieuse pour un portrait.

Voici M. Gustave Doré, avec une incommensurable toile repré-

sentant l'Entrée de N.-S. Jésus-Christ à Jérusalem. Tous ceux qui le précédaient et le suivaient criaient : « Hosannah au fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosannah au plus haut des cieux ! » Si, par la dimension, ce tableau rappelle les *Damnés*, exposé par M. Doré au précédent Salon, il faut reconnaître que le sujet de son nouvel ouvrage est plus gai, mais sans être plus vrai. Que de talent gaspillé sans raison ! Jésus, arrivant dans un flot de population, est entouré de groupes diversement éclairés. Cette foule bariolée, étincelante s'agite en divers sens, tendant les yeux et les mains vers un point unique qui est le Christ. Malheureusement ce Christ n'est d'aucun style et l'expression lui fait complètement défaut. La lumière diffuse, venant de partout et de nulle part, le manque d'air et de vérité dans le mouvement, ce sont là des défauts que l'envergure de certains agencements de personnages ne saurait suffire à racheter, surtout chez un artiste de la valeur de M. Doré.

Signalons, en terminant cet article, une vue de *Bruges*, par M. Clays, qui constitue une excellente marine, et les *Bords de l'Oise*, de M. Beauverie.

Robert HYENNE.

### LES POISONS INTIMES

On ne sait pas tout ce dont sont capables certains cosmétiques ! Grâce à ces « talismans de beauté », on est parfois empoisonné sans le savoir. La poudre de riz, par exemple, dont la blancheur immaculée semble défier le soupçon, peut devenir, à l'occasion, tout aussi redoutable que les pains à cacheter rouges. A celles de nos lectrices qui en douteraient, nous recommandons le fait suivant, cité par notre savant confrère M. Henri de Parville dans sa revue scientifique :

« Une épidémie assez grave sévissait sur une de nos colonies. Une famille entière, déjà atteinte par le mal, s'embarqua pour la France. Un jeune enfant venait de mourir. La famille se composait encore du père, de la mère et de deux jeunes filles. Le père allait bien, mais la mère et les jeunes filles souffraient de douleurs intestinales aiguës. La mère offrait déjà une paralysie des muscles extenseurs des doigts de la main ; la plus jeune des deux filles était frappée d'une paralysie assez avancée des extenseurs aux quatre membres.

Le séjour de Paris n'amena aucune amélioration dans la maladie.

Un jour, la plus jeune malade fut affectée d'un orgelet ; elle appliqua sur ses paupières, comme cela se pratique aux colonies, la moitié du blanc d'un œuf cuit dur. Le médecin de la famille, M. Gubler, aperçut le lendemain un cercle noir autour de l'œil, et, après chaque application de blanc d'œuf, la coloration se montrait plus nettement. La coloration noire devait être produite par un sulfure métallique, le soufre provenant du blanc d'œuf et le métal ayant pour origine un cosmétique quelconque.

La mère et les jeunes filles se servaient, en effet, d'une poudre de riz préparée dans leur pays ; elles en avaient apporté un énorme approvisionnement. M. Chevalier analysa la poudre : elle renfermait vingt pour cent de céruse. L'immunité du père s'expliquait d'elle-même, puisqu'il ne faisait pas usage de poudre de riz ; les accidents chez la mère et les jeunes filles n'avaient pas d'autre origine qu'une intoxication saturnine.

Toute la colonie était empoisonnée par cette poudre de riz. Lorsque M. Gubler eut prévenu la Direction générale du service de santé de la marine et qu'on eut interdit la vente de cette poudre, l'épidémie disparut de la colonie comme par enchantement.

Morale : avoir soin de ne jamais se servir de poudre de riz contenant du plomb.

Moyen de s'assurer qu'une poudre n'en contient pas : verser

un peu d'iodure de potassium dans un verre sur la poudre de riz soupçonnée. S'il y a du plomb, la poudre se teindra fortement en jaune.

Ch. DAVID.

### PROPRIÉTÉ A VENDRE

J'ai voulu tout revoir. Les ronces, la bruyère  
Ont détruit le sentier tant parcouru naguère.  
Je marchais, hésitant. De même qu'autrefois

J'entrai furtivement par la porte du bois,  
Et je fus obligé de m'asseoir sur la pierre.  
Devant moi, la maison, plus brune sous le lierre.  
— Après douze ans, autant ! — Tout à coup une voix....

C'était le jardinier, un bonhomme narquois.  
Du dernier maître mort ensemble nous causâmes.  
« Ah ! ses filles, monsieur ! c'étaient deux tendres âmes,  
» Une surtout, si belle ! » Et me voyant trembler,

Il leva son regard, et crut se rappeler.  
Quand, arrivés tous deux devant son toit de chaume,  
Je lui saisis la main : « Adieu, mou vieux Guillaume ! »

Charles MONSELET.

### A TRAVERS LES LIVRES

M. Emmanuel Gonzalès vient de publier, chez Dentu, un nouvel ouvrage que son titre pittoresque recommande tout d'abord ; il est intitulé : *les Danseuses du Caucase*.

Ce joli volume, orné de deux charmantes vignettes d'Ed. Yon, renferme les récits et les aventures de voyage les plus variés ; mœurs bizarres, chasses étranges, coutumes singulières, drames de la vie exotique sont retracés avec une vigueur et un éclat de style qui n'excluent ni l'esprit ni l'ironie mordante. L'auteur des *Frères de la Côte* et des *Jardins de Monaco* a su joindre constamment l'élégance de la forme à l'intérêt de l'action et à la finesse de l'observation.

L'éditeur, en faisant illustrer et imprimer avec luxe ce livre si curieux de M. Emmanuel Gonzalès, a dû compter sur un succès certain. Son attente ne sera point trompée.

Nous avons naguère entretenu nos lecteurs et lectrices des piquants mémoires de M<sup>me</sup> d'Aulnoy, relatifs à son voyage en Espagne. MM. E. Plon et C<sup>o</sup> viennent de faire paraître sous ce titre : *La Cour de Madrid vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle*, la suite de cette relation. Ces tableaux si curieux des intrigues et des convoitises des grands d'Espagne sont publiés, avec de précieuses annotations, par M<sup>me</sup> B. Carey.

Écrit dans la langue si vive du siècle de Louis XIV, ce livre est l'œuvre d'un observateur des plus fins et des mieux informés. Pas une intrigue qui échappe à M<sup>me</sup> d'Aulnoy, pas un fait qu'elle ne consigne sur ses tablettes. Ses mémoires sont précieux à consulter pour qui aime étudier l'histoire d'un pays qui occupe à un si haut point, de nos jours, l'attention de l'Europe.

A propos d'histoire, nous recommandons vivement la lecture de l'ouvrage de M. P.-W. Cocheris : *L'empire d'Allemagne*, que vient de publier la librairie de l'*Écho de la Sorbonne*. Ce précis historique et géographique, accompagné de cinquante-trois portraits et de trois cartes, est un livre éminemment utile.

HOP-FROG.

PLANCHE G. N° 635. — DESCRIPTION, PAGE 266.



TOILETTE D'EXPOSITION, VUE DE DEUX COTÉS

Modele de M<sup>me</sup> Daltrophe-Vormus (rue Vivienne, 14).



1328

A. Leroy, imp. r. des Mathurins, 116.

Ad. Goubaud & Fils, 257, Paris.

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de plume des M<sup>lles</sup> Marie Bataillon, 2, Châteauneuf, 5. Etoffes de Dentelle  
 des M<sup>lles</sup> Cousins de la Scabiense, 2, de la Paix, 10. Jupons et Corsets de P. de Plument, 2, Vivienne, 33.  
 Passementerie et Garnitures (B<sup>tes</sup> N<sup>tes</sup>) de la M<sup>lle</sup> Vatelot & C<sup>tes</sup>, 2, Courbevoie, 52.

Entered at Stationer's Hall.

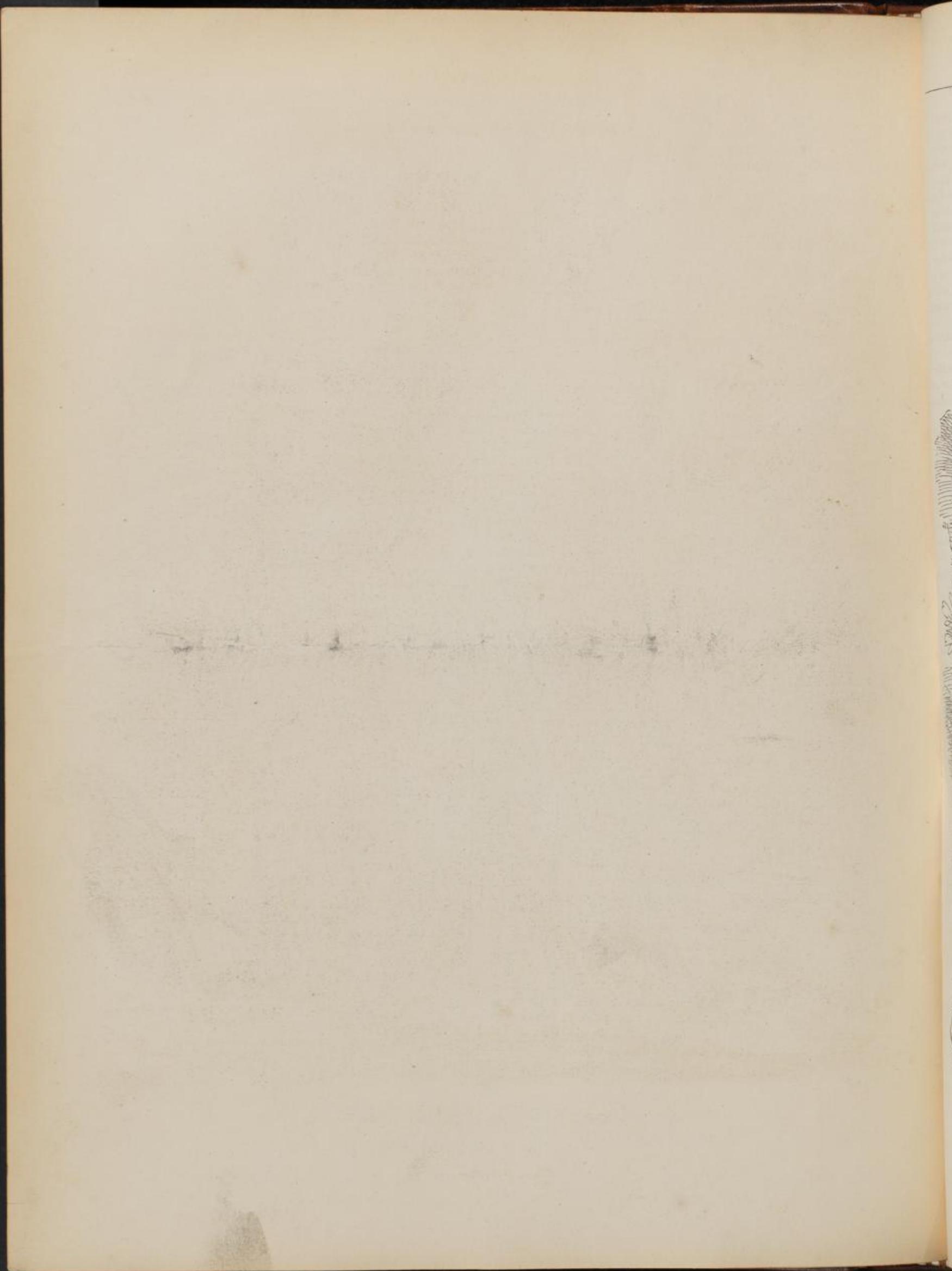


PLANCHE G. N° 639. — DESCRIPTION, PAGE 266.



TOILETTES DE PROMENADE

## A DOUARNENEZ

(NOUVELLE. — SUITE.)

## III

Stevan remercia le capitaine, promit aux matelots de leur payer de l'eau-de-vie, le lendemain, à l'auberge du *Grand-Saint-Nicolas*, sauta dans la chaloupe qui venait d'être mise à l'eau pour former le va-et-vient entre le bâtiment et le quai, et, dès qu'il eut pris terre, se sauva, comme si le diable l'eût poursuivi, dans la direction de Plouaré.

Une puissance secrète le poussait.

Où allait-il ? A Kerlas, par Dieu !

— Tinah ! Tinah ! murmurait-il en dévorant l'espace.

Et, sans qu'il sût pourquoi, son cœur se serrait, son cerveau s'enflammait, ses yeux se mouillaient de larmes.

Il traversa Plouaré sans ralentir son allure, et enfila le chemin qui conduisait à la ferme d'Antoine Gorou, chez sa *penneréz* bien-aimée !

Le soleil était chaud, la route poussiéreuse, la campagne toute fleurie.

Il s'arrêta pour reprendre haleine sous un buisson d'aubépine, d'où il apercevait : d'un côté le toit rouge de la ferme de Tinah, de l'autre le clocher de Kerlas.

Là il réfléchit un instant sur sa situation.

Il s'était embarqué le dimanche de Quasimodo, le 7 avril, et il revenait la veille de la Pentecôte, le 18 mai. Dans quel état ? Hélas ! il n'osait y songer.

Il était parti plein d'espoir, avec douze livres dans sa poche, un bateau solide (son gagne-pain depuis la ruine et la mort de son père), un habit à peu près neuf, et il reparaisait désespéré, hâve, décharné, ne possédant plus que six livres, désillusionné sur les contes de fées, sans chapeau, sans souliers et avec des habits en lambeaux !...

— J'ai l'air d'un mendiant, dit-il navré en se regardant. Tinah voudra-t-elle me reconnaître ? Allons, je la calomnie. Elle m'aime, elle m'a juré de n'être qu'à moi ; douter d'elle, autant vaudrait douter de Notre-Dame la Vierge !... Mon voyage aux Glénans n'a pas avancé notre mariage, il est vrai, mais tout n'est pas fini. D'ailleurs Tinah m'a promis de m'attendre ; elle m'attendra.

— Elle ne t'attendra pas, glapit une petite voix derrière le buisson.

— Qui est là ?... s'écria Stevan effrayé en se dressant d'un bond.

— Moi, répondit la voix au milieu d'un éclat de rire.

— Qui, toi ?

— Un teuz qui te veut du bien.

— Où es-tu ?

— Dans ce bouquet d'aubépine, regarde.

Stevan avança la tête et vit, entre deux touffes de fleurs, l'oiseau que le bon Dieu appelle dans le paradis pour lui sucer le sang, lorsqu'il en est incommodé, l'oiseau qu'on ne peut tuer sans péché, en Bretagne : la fauvette rouge-gorge.

— Je ne vois qu'une fauvette, reprit le gars.

— C'est moi.

— Les teuz sont-ils donc devenus des oiseaux du paradis ?

— Les teuz ont le pouvoir de prendre la forme qui leur convient, répliqua l'oiseau. Il existe, tu le sais, deux familles de nains, dans notre Bretagne : les korigans ou poul-piquets, et les teuz. Les premiers, horribles petits monstres, noirs comme leurs âmes, sont les génies du mal, les ennemis acharnés des hommes et les serviteurs de Beezébuth. Ils hantent les landes de Crozoz, les bois de Luzuen, les campagnes de Rosporden et d'autres lieux encore ; ils dansent, la nuit, en rond devant les dolmens et les menhirs,

contraignent les voyageurs égarés à danser avec eux jusqu'à ce que mort s'ensuive, et ne sont occupés qu'à nuire aux honnêtes gens. Les teuz, au contraire, chérissent l'humanité, la servent et la soulagent chaque fois qu'ils en trouvent l'occasion. Je suis un teuz : sois sans crainte. Si j'ai pris ce plumage, c'est parce que j'aime les oiseaux. Lorsque les korigans de Cornouailles déclarèrent la guerre à notre race sous le prétexte que nous les empêchions d'accomplir leur mission malfaisante en travaillant la nuit pour les paysans les plus dignes d'intérêt, ce qui éloignait d'eux la misère et conséquemment le mal, car la misère est la mère de tous les maux ; lorsque nous dûmes nous cacher ou fuir pour échapper à nos implacables ennemis, je me transformai en oiseau du bon Dieu, et depuis je ne reprends mon apparence naturelle que quand j'y suis obligé.

— Et d'où te vient l'intérêt que tu me portes ? demanda Stevan émerveillé.

— Tu te rappelles qu'en te rendant à Kerlas pour dire adieu à ta *penneréz*, le dimanche de Quasimodo, tu sauvas la vie à un rouge-gorge qu'un chat noir, le diable sans doute, s'appropriait à dévorer ?...

— Oui, je me le rappelle ; le cher petit s'envola par-dessus le clocher de l'église de Plouaré, en gazouillant comme pour me remercier.

— C'était moi.

— Toi ?...

— Je suis donc ton ami, et j'espère te le prouver. Pour commencer, si tu veux m'en croire, tu ne chercheras pas à revoir Tinah, et tu retourneras à Douarnenez où je pourrai probablement faire quelque chose pour toi.

— Ne pas revoir Tinah !... exclama Stevan en blêmissant ; pour quel motif ?...

— Si tu promets d'être calme, je te dirai tout.

— Tout !... Quoi, tout ? s'écria le gars, l'œil en feu.

— Voilà déjà que tu t'emportes !...

— Non, teuz, reprit Stevan haletant et suppliant, non, je suis calme ; parle, parle, je t'en supplie !...

Le rouge-gorge battit des ailes, sortit du bouquet d'aubépine et s'approcha du gars.

— Il faut t'armer de courage, mon cher sauveur, dit-il, et ne pas tomber en pâmoison comme une petite-maitresse de la cour. Au reste, ton cas est commun, que cela te console !

— Je t'en conjure, explique-toi !... articula Stevan avec une poignante anxiété.

— M'y voici. Le jour où tu lui dis adieu, Tinah pleura et promit un ex-voto à Notre-Dame de Rumengol si tu revenais le dimanche suivant, ainsi que tu le lui avais annoncé ; puis elle sécha ses yeux, car les larmes les rougissaient. Le dimanche, comme tu ne revins pas, elle consentit à danser, le soir, avec le meunier Postik qui la courtisait depuis plusieurs mois et abreuvait, à son intention, le père Gorou et ses garçons de ferme de flacons d'eau-de-vie. Le lundi, la vieille Glauda, gagnée par Postik, lui répéta sur tous les tons qu'elle était bien simple de t'attendre, que tu ne l'épouserai jamais, parce que tu ne pourrais jamais gagner les quatre mille livres, les vaches noires et les pourceaux ; et le soir même, Tinah ôta l'anneau de promesse que tu lui avais donné et le jeta dans un coin.

— Dieu !...

— Le dimanche suivant, le meunier, fort de l'appui du père Gorou, fit de nouveau danser la *penneréz* et lui parla mariage. Tinah l'écouta attentivement et l'invita à venir, le lendemain, à la veillée, causer avec son père. Le meunier n'eut garde d'y manquer, et, le lendemain soir, Tinah jura à Postik qu'elle serait sa femme.

— Oh !... s'écria douloureusement Stevan en portant sa main gauche à son cœur pour en comprimer les battements précipités.

— Deux jours après, le père Gorou, sollicité par le meunier,

fixa, de concert avec sa fille, l'époque de la noce ; les invitations furent lancées, les préparatifs commencés, et...

— Et?... dit Stevan palpitant.

— Et le mariage a lieu en ce moment, ajouta le teuz.

— En ce moment?... répéta le gars affolé.

— Tiens, voilà les mariés qui reviennent de l'église précédés par les ménétriers. Le sacrifice est consommé. Ils retournent à la ferme pour le repas et vont passer devant nous avec leur bande de convives. Tu vas les voir.

— L'infâme!... vociféra Stevan, les poings crispés.

— Du calme, tu me l'as promis. A quoi te servira la colère? Le recteur du village a prononcé les paroles sacramentelles : tout est fini à présent.

Le bruit des binioux, des chants, des éclats joyeux se rapprochait; Stevan, affreusement pâle, la sueur au front, la poitrine débraillée, attendait, debout contre la haie.

Le cortège, masqué jusque-là par un coude de la route, parut.

Tinah, délicieusement jolie sous sa riche coiffe de noce, donnait le bras à Postik et semblait aussi heureuse que son seigneur et maître le meunier.

Derrière le marié et la mariée venaient les grands-parents, les cousins, les cousines et une ribambelle d'amis.

Stevan étouffait, sa gorge était serrée, ses dents claquaient, il souffrait comme un damné.

Cloué à sa place, les mains crispées, la tête tendue, on l'eût pris, avec ses vêtements en lambeaux, pour un de ces pauvres idiots, enfants des landes, qu'on recueille parfois dans les fermes en Bretagne et qu'on emploie à garder les troupeaux.

— Tiens, *Lawik* (petite vermine)! lui cria gaiement Postik en le saluant du sobriquet méprisant donné d'habitude aux jeunes mendiants et en lui lançant une pièce de six blancs, il faut que tout le monde soit heureux aujourd'hui à Kerlas!...

Stevan frémit, un voile rouge tomba devant ses yeux, il fit un mouvement pour sauter à la gorge du meunier, mais au même instant deux poignets de fer le saisirent par les épaules, le maintinrent contre la haie, et une voix murmura à son oreille :

— Patience, je te vengerai!

Quand la noce fut loin, Stevan sentit ses nerfs se détendre, sa poitrine se gonfler et les sanglots se presser à sa gorge.

Il se jeta par terre et pleura comme un enfant.

— Voyons, dit le teuz ému, ne te désespère pas ainsi; une *penneréz* de perdue, deux de retrouvées. D'ailleurs une fille qui n'a pas pu t'attendre seulement six semaines est indigne de tes regrets. La conscience des femmes, cher sauveur, est fragile comme la constance des hommes; bien fol est qui s'y fie, a dit un roi de France qui aimait à papillonner. Allons, sois homme. Vraiment, si on te voyait te lamenter de la sorte pour une *coquette*, que ne dirait-on pas! Pense à ton avenir, cela vaudra mieux; je t'aiderai à le faire, et puisse ton infidèle crever un jour de dépit en te sachant riche comme tous les meuniers des six évêchés!

Mais Stevan n'entendait rien. Tout à son désespoir, il continuait à sangloter et à se tordre les bras en appelant celle qui l'avait trompé. Enfin il se leva, jeta un regard inexprimable du côté où la noce avait disparu, et s'enfuit, tête baissée, dans la direction de Douarnenez, en criant au rouge-gorge :

— Adieu, teuz, adieu, tu ne me verras plus, je vais mourir!...

— Pauvre garçon!... murmura l'oiseau en le suivant des yeux.

#### IV

Le lendemain, c'était grande fête, c'était la Pentecôte.

Il y avait foule autour de l'église de Plouaré, foule de matelots, de gens de mer surtout, car le gracieux sanctuaire appartient particulièrement aux côtiers de la baie de Douarnenez, qui la bâtitèrent, au XVI<sup>e</sup> siècle, avec le produit des pêches faites *ad hoc* dans la baie.

Des enfants en haillons se pressaient sur la route au-devant de ceux qui venaient faire leurs dévotions à l'église, en leur demandant un petit liard *à cause du bon Dieu*, et en psalmodiant le vieux refrain breton :

An ini goz va doue  
An ini goz e zur.

(C'est la vieille qui est ma bonne amie;  
C'est la vieille, j'en fais serment.)

Des femmes, des filles de matelots se rendaient, un cierge en main, à la chapelle de la Vierge pour accomplir un vœu en faveur d'un père, d'un mari, d'un frère embarqué depuis longtemps et dont le retour tardait; des mendiants s'offraient aux riches poissonniers pour faire un tour d'église, pieds nus ou à genoux, à leur intention; des marchands d'images coloriées, de foulards, de mouchoirs de couleur, de petits pains blancs, de merises sèches, de gâteaux cuits, criaient leurs étalages; des marchands de chapelets, de couteaux à deux sous, d'épinglettes de laiton, parcouraient les abords de la place avec leurs éventaires, crochant au passage qui un pilote, reconnaissable à l'ancre d'argent pendue à sa boutonnière, qui un pêcheur d'Audierne avec sa veste bleue et son chapeau de paille, qui une femme de Douarnenez avec son bonnet plat, ses souliers découverts, ses habits éclatants de rouge, de jaune et de violet, qui un paysan des environs de Quimper, etc.

Un soleil magnifique égayait ce tableau auquel se mêlèrent bientôt les gens de la noce de Tinah et de Postik, qui se rendaient au service funèbre qu'il est d'usage de faire célébrer à la mémoire des *pauvres parents défunts des deux époux*, le lendemain du mariage, après qu'on a mangé les restes du repas de la veille.

Ce service devait avoir lieu dans la chapelle consacrée aux morts, la plus remarquable de l'église de Plouaré.

Armand DUBARRY.

(La suite au prochain numéro.)

## PORTRAITS D'ENFANTS

### II

La seconde figure que je veux vous montrer est celle d'une petite fille de quatre ans, mais bien vivante, Dieu merci, et n'ayant nulle envie de mourir. Je l'ai rencontrée, il y a quelques mois, dans un petit port de Bretagne, nommé le Poulguen. Elle m'a mis sous les yeux, elle m'a fait voir en action un des petits faits caractéristiques de l'éducation moderne, une des préoccupations des mères d'aujourd'hui : je dis d'aujourd'hui, car sans doute le cœur maternel ne change pas, mais il change d'objets de sollicitude. Les mères de nos jours n'ont pas pour leurs enfants les mêmes désirs, les mêmes craintes, les mêmes ambitions que les mères d'autrefois.

Que Marguerite fût la plus mignonne petite fille de la plage, c'est ce que sa mère, M<sup>me</sup> Dubreuil, pensait sans le dire, et ce que tous ses amis disaient en le pensant. Pourtant Marguerite a un grand défaut : elle ne veut pas absolument parler anglais. En vain a-t-on fait venir pour elle une bonne de Londres, en vain sa mère lui parle-t-elle anglais le plus qu'elle peut; la malicieuse fillette écoute sa mère, écoute sa bonne, les regarde, les comprend, se met à rire; mais quant à prononcer elle-même un seul mot : jamais! Pourquoi?... Oh! pourquoi!... Devinez donc pourquoi les enfants font ou ne font pas les choses; ils n'en savent rien eux-mêmes.

Ce qu'on peut dire, c'est que ce n'est pas, de la part de Marguerite, fétichisme national, culte exagéré pour sa langue maternelle! Oh non! Elle en use très-familièrement avec l'idiome

de ses pères... La grammaire régente peut-être jusqu'au rois, comme dit Molière, mais elle ne régente pas Marguerite.

L'autre jour, elle arrive à sa mère, un peu honteuse. Son petit pantalon était déchiré et déchiré non pas aux genoux, non pas aux jambes, non pas sur le devant... où donc alors? Devinez... Quand un pantalon déchiré ne l'est ni à droite, ni à gauche, ni par devant... il faut nécessairement qu'il le soit au... autre part! Marguerite avait donc sa petite culotte déchirée... là! Etonnement de M<sup>me</sup> Dubreuil, gronderie de M<sup>me</sup> Dubreuil. « Maman! ce n'est pas ma faute! nous jouions sur la grande côte. Il y avait de grands rochers. J'ai été forcé de descendre en m'assoier. » Que voulez-vous répondre à cela?... Marguerite a aussi du goût pour les néologismes. Si elle est trop près de la table, elle dit: *Déproche-moi*. Marguerite apporte encore une logique rigoureuse dans les conjugaisons. Sous prétexte qu'on dit: Je viens, tu viens, elle dit toujours à sa bonne: *Vienez donc!* Quelquefois c'est à nos grands poètes du dix-septième siècle qu'elle emprunte ses expressions, et quand approche l'heure du coucher, elle se rappelle sans doute la fable du *Savetier et du Financier*, car elle dit qu'elle a les yeux *pleins de dormir*. Le croiriez-vous? Il n'y a pas jusqu'aux règles de la grammaire latine dont elle ne s'inspire pour colorer son langage, et, avant-hier, ayant reçu de sa mère un catalogue de fleuriste enrichi d'images de plantes et de fleurs: « Je le cache, a-t-elle dit, parce que si les bourdons *viendront*, ils mangeront mes fleurs. »

Comment expliquer qu'avec cette liberté dans l'emploi de la langue française, on ne veuille pas absolument parler une autre langue. Je n'en sais rien, mais cela est.

M<sup>me</sup> Dubreuil a cependant employé un moyen tout-puissant. La grande joie de Marguerite, sa grande récompense... quand elle a été très-sage toute la journée, c'est d'aller trouver sa mère dans son lit le matin. Elle arrive, marchant tout doucement sur le tapis, en chemise, pieds nus, vers les sept heures, et vient regarder si sa mère dort encore. Je dois ajouter que, pour en être plus sûre, si les yeux sont fermés, elle les ouvre tout doucement avec ses doigts, et à peine le sourire a-t-il paru sur les lèvres de la mère, à peine le *je veux bien* prononcé, Marguerite se glisse dans le lit... Non! s'y glisse n'est pas le bon mot, il faut dire qu'elle s'y fourre, s'y niche, s'y blottit!... Nous sommes forcés d'emprunter des comparaisons aux petits oiseaux, quand nous voulons peindre un enfant dans les bras de sa mère, d'autant plus que les mères ont un art merveilleux pour faire un nid avec leurs bras. Une fois là toutes deux, côte à côte, les grandes causeries commencent.

— Raconte-moi des histoires de quand tu étais petite!...

Rien n'amuse autant Marguerite que de se représenter sa mère à son âge à elle, de se la figurer en robe courte, ses cheveux sur les épaules, et surtout en pénitence! M<sup>me</sup> Dubreuil est très-habile à se donner dans le passé des défauts qu'elle n'a jamais eus, pour corriger Marguerite de ceux qu'elle a, et Marguerite se prête très-bien à la fiction, sans en être dupe.

— Je me rappelle, disait M<sup>me</sup> Dubreuil, qu'un jour maman m'a bien grondée!

— Est-ce que ta maman était sévère?

— Ah! je crois bien!

— Plus sévère que toi?

— Bien plus sévère!

— Ah! qu'est-ce que tu avais donc fait?

— J'avais dit à un monsieur qui m'avait apporté un joujou: « Merci, monsieur, ton joujou est bien laid!... »

Marguerite avait fait précisément cette réponse la veille.

— Mais, maman, si tu le trouvais laid!

— C'est égal! Quand quelqu'un vous fait un cadeau, on doit toujours avoir l'air de le trouver beau, on doit toujours avoir l'air d'être contente!

— Ah!... mais comment fait-on pour avoir l'air? Moi je ne sais pas...

Qui fut bien embarrassée? Qui fut bien heureuse d'être embarrassée? Qui eut une folle envie de baiser bien tendrement sa petite Marguerite pour cette réponse?... M<sup>me</sup> Dubreuil. Mais elle se contient. Une de ses maximes était de ne jamais louer dans sa fille un mot gentil et surtout un mot naïf. Louer la naïveté, c'est la détruire. Enfin un jour, avec cette persévérance qui fait des mères de si admirables institutrices, M<sup>me</sup> Dubreuil pensa que son lit serait peut-être une excellente salle d'anglais, et qu'à l'aide de ces causeries du matin, elle pourrait arracher à son entêtée, sans qu'elle s'en aperçût, quelques *should*, quelques *could* et quelques *the*. La voilà donc qui entame une histoire où elle entremêle d'abord habilement les deux adjectifs qui enchantaient le plus Marguerite. C'était l'adjectif *petit* et l'adjectif *grand*. Quand sa mère lui parlait d'un grand... grand arbre de Noël, ou d'un grand... grand ogre, Marguerite ouvrait les yeux, Marguerite ouvrait la bouche, Marguerite étendait les bras, comme si elle avait voulu se hausser jusqu'à la taille de ce géant!... Puis, quand M<sup>me</sup> Dubreuil passait à la description d'une petite fée... d'un petit oiseau...

— Petit comme quoi? disait Marguerite.

— Tout petit! tout petit!

— Comme ça? disait l'enfant en montrant son petit doigt.

— Encore plus petit!

— Comme ça? reprenait-elle en descendant jusqu'à l'ongle.

— Encore plus petit!...

Et, à mesure que la mère rapetissait l'objet, Marguerite tâchait aussi de se rapetisser!... Elle rapetissait ses yeux en les clignant; Elle rapetissait sa bouche en la plissant comme un petit o tout rond; elle rapetissait ses bras en les serrant contre son corps; elle rapetissait sa voix en parlant tout bas... tout bas!... on aurait dit qu'elle avait peur de faire trop de bruit et d'effrayer la petite créature imaginaire que sa mère lui décrivait!... Ce que voyant, et voyant aussi l'indescriptible émotion de plaisir où en était arrivée Marguerite, M<sup>me</sup> Dubreuil jugea le moment favorable pour jeter adroitement, c'est-à-dire comme par hasard, quelques petits mots d'anglais et en provoquer d'autres... Mais Marguerite, se révoltant, s'écria:

— Ah! si tu me prends tout mon amusant pour ton ennuyeux d'anglais, ce n'est pas juste!...

Et voilà encore une fois la descente en Angleterre manquée!

Sur ces entrefaites, M<sup>me</sup> Dubreuil vint s'établir pour deux mois au Pouliguen.

Le Pouliguen est un séjour de bains de mer fort original. Figurez-vous sur une plage toute de sable, juste en face de la mer, une suite de petits chalets élevés sur de petites terrasses et entourés de verdure. A l'heure de la pleine mer, les baigneurs et baigneuses, en costume de bain, sortent par une porte percée au bas de chaque terrasse, ou même enjambent la balustrade (je parle des garçons), courent à la mer, s'y jettent, puis, le bain pris, ils remontent, tout ruisselants, par le même chemin, et vont se rhabiller chez eux. Cette façon de se baigner ajoute beaucoup à la facilité des relations; se rencontrer une fois par jour dans ce costume abrégé forcément le cérémonial des présentations, et c'est ce qui fait qu'on peut vraiment appeler le Pouliguen une plage de famille.

Vous devinez donc sans peine l'accent de joie de M<sup>me</sup> Dubreuil lorsqu'un jour, rentrant dans son petit chalet, elle dit à son mari:

— Bonne nouvelle!... le chalet voisin du nôtre est occupé depuis hier par une famille anglaise.

— Eh bien?

— Eh bien, il y a dans cette famille une petite fille de l'âge de Marguerite.

— Eh bien?...

— Eh bien, je vais tâcher que Marguerite fasse connaissance avec cette petite fille... joue avec cette petite fille.

— Je comprends, s'écria M. Dubreuil, et qu'elle parle anglais

avec cette petite fille !... Parfait ! Rien n'apprend une langue étrangère aux enfants comme de la parler avec d'autres enfants. Cela vaut toutes les gouvernantes du monde. Six semaines de conversation lui en enseigneraient plus qu'un an de leçons. Seulement les Anglais ne se lient pas facilement, et j'ai bien peur....

— Laisse-moi faire ! répondit M<sup>me</sup> Dubreuil avec confiance.

Voilà donc M. Dubreuil plein d'espoir, et voilà M<sup>me</sup> Dubreuil descendant sur le grand champ de manœuvres des mères, sur la plage. La dame anglaise y était déjà avec sa petite fille. M<sup>me</sup> Dubreuil s'installe... ni trop près, ni trop loin, juste à la distance convenable pour ne pas trop marquer l'intention d'entrer en relations, et en même temps pour saisir l'occasion si elle se présente. Le bonheur veut que la petite Anglaise ait oublié sa pelle pour creuser le sable; ses doléances commencent.

— Prête ta pelle à la petite fille, dit tout bas et vivement M<sup>me</sup> Dubreuil à Marguerite.

Marguerite hésitant, M<sup>me</sup> Dubreuil dépouille sans pitié sa progéniture... au profit de l'étrangère. La progéniture crie bien un peu, mais la mère lui renforce ses cris en lui en promettant une plus grande. La petite Anglaise demeure tout interdite devant la pelle qu'on lui a mise dans la main; mais la mère, saluant M<sup>me</sup> Dubreuil de l'air le plus gracieux, dit à l'enfant :

— Remerciez madame, Mary.

Mary répond par un gentil petit *thank you, madam!* qui fait bondir de joie le cœur de M<sup>me</sup> Dubreuil : le *thank you* était de l'accent le plus pur!... Un instant après, la dame vint remettre elle-même la pelle à Marguerite, en y ajoutant de très-aimables remerciements, M<sup>me</sup> Dubreuil rentra triomphante chez elle... et du plus loin qu'elle aperçoit son mari :

— Le premier pas est fait!... La glace est rompue! s'écrie-t-elle.

— Et moi, reprend le mari, j'ai joliment travaillé de mon côté.

— Comment cela ?

— En allant pêcher à la loubine, j'ai vu un monsieur qui pêchait en face de moi... c'était le père!... la chance a voulu qu'il ait perdu tous ses cancrems mous.

— Qu'est-ce que c'est que cela, les cancrems mous ?

— L'appât pour la loubine... Je lui offre les miens, il les accepte... avec reconnaissance, et nous échangeons quelques paroles de bonne grâce.

— Cela va ! s'écrie M<sup>me</sup> Dubreuil, cela va !... Demain je dirai à Marguerite de demander à la petite fille la permission de jouer à son tas...

— Qu'est-ce que c'est que cela, son tas !

— Son tas de sable... puis ensuite nous verrons !

En effet, après quelques jours de saluts gracieux d'une terrasse à l'autre, de bons services de voisinage offerts à propos par M. et M<sup>me</sup> Dubreuil, et acceptés avec un empressement tout à fait antibritannique par la dame anglaise, M<sup>me</sup> Dubreuil jugea l'affaire mûre et tenta un coup décisif. Voyant la petite Anglaise sur la plage avec sa bonne, elle dit à Marguerite :

— Va lui demander si elle veut venir goûter avec toi aujourd'hui dans notre jardin.

Marguerite part courant et revient bientôt.

— Eh bien ?

— La dame veut bien.

— Dubreuil ! Dubreuil !... s'écrie M<sup>me</sup> Dubreuil, la mère consent ! la mère consent !

— Tu en es sûre ! dit le père ; c'est bien étonnant de la part d'une Anglaise !...

— Demande-le à Marguerite !

— Oui, dit Marguerite, c'est vrai ! La dame veut bien ! et je suis joliment contente ! car elle consent à la condition que nous ne parlerons jamais que français !...

M<sup>me</sup> Dubreuil tomba consternée sur son siège.

— Je comprends ! s'écria M. Dubreuil en éclatant de rire. Voilà le pourquoi des saluts gracieux de notre voisine !... Vous jouiez toutes deux le même jeu !... C'est admirable !...

A ces éclats de rire, la dame anglaise s'était rapprochée de la terrasse. M. Dubreuil alla vers elle et lui dit gaiement :

— Mes rires vous étonnent, madame, et vous désireriez peut-être en savoir la cause.

— C'est vrai !...

— Eh bien, je ris de ma femme !

— De votre femme ?... répondit en souriant la dame anglaise ; de votre femme et de moi.

— Oh ! madame !

— Convenez-en !... j'ai tout deviné !...

— Eh bien, avouez que c'est une très-amusante histoire !... Ma femme rêvant une maîtresse d'anglais dans votre petite fille, pendant que vous rêviez une maîtresse de français dans la nôtre !

— Et nos politesses mutuelles !... reprit la dame anglaise.

— Deux diplomates en face l'un de l'autre : Talleyrand et Metternich !...

Cette bonne humeur inattendue les ayant tous mis à l'aise, M. Dubreuil reprit :

— Eh bien, madame, si vous m'en croyez, changeons de théorie ! Une véritable Anglaise comme vous ne peut pas être pour le système prohibitif ! Vous ne pouvez pas vouloir mettre l'embargo sur la bouche de votre fille et défendre l'exportation des jolies petites marchandises anglaises qui en sortent : ce serait du blocus continental !

La dame anglaise se mit encore à sourire.

— Faisons mieux : rendons la liberté à nos enfants ! Laissons-les parler comme elles voudront ! Aucune n'y perdra et une au moins y gagnera. Si on ne parle qu'anglais, ce sera ma fille ; si on ne parle que français, ce sera la vôtre ; mais, ou je me trompe fort, ou ce sera toutes les deux.

— Vous croyez ?

— Sans doute !... Pourquoi miss Mary refuse-t-elle de parler français, et pourquoi Marguerite a-t-elle horreur de prononcer un mot d'anglais ?... Parce que nous le leur imposons comme une leçon. Mettons de côté le règlement, le commandement, la contrainte !... Au lieu d'une surveillante rébarbative chargée de les rappeler à l'ordre, laissons venir entre nos deux enfants un intermédiaire aimable comme elles, d'autant plus instructif qu'il n'enseigne jamais, d'autant plus persuasif qu'il ne prêche jamais... et grâce auquel les enfants s'instruisent de la façon où ils s'instruisent le mieux, sans s'en apercevoir...

— Et quel est donc cet intermédiaire ? reprit la dame anglaise.

— Le jeu, madame, le jeu ! On ne le bénit pas assez ! on ne l'honore pas assez ! on ne s'en sert pas assez ! Fions-nous à lui ! vous verrez ce que le jeu en commun fera en six semaines pour nos fillettes, vous verrez quel joli article il ajoutera pour elles au traité du libre échange !

Ainsi fut fait ; mais qu'arriva-t-il ? Bien autre chose que ce qui avait été prévu. La dame anglaise était, ainsi que M<sup>me</sup> Dubreuil, une de ces mères pour qui l'amour maternel n'est pas une affaire de vanité ou de plaisir, ni même seulement un devoir, mais un sujet perpétuel de sérieuses et tendres préoccupations ; toutes deux avaient sans cesse la conscience en éveil. Le rapprochement de leurs filles les rapprocha ; elles se confièrent leurs craintes, leurs espérances, leurs désirs. Différentes de caractères, elles s'éclairèrent, elles se consolèrent, elles se rassurèrent, elles se soutinrent l'une l'autre ! Et quand l'arrivée de l'automne les sépara, petits et grands emportaient une bien précieuse acquisition : les filles savaient une langue de plus, les mères avaient une amie de plus ; amitié sainte et toute semblable à l'affection des fidèles qui s'aiment en Dieu : elles s'aimaient en leurs enfants.

E. LEGOUVÉ.

## REVUE DES MAGASINS

Par le gracieux costume que le journal donne aujourd'hui sous le n° 635 et qui sort des ateliers de M<sup>me</sup> DALTROPE-VORMUS (rue Vivienne, 14), on peut se faire une idée du talent original et du bon goût de cette couturière émérite. Mais ce qu'on ne peut deviner et dont nous nous faisons un devoir de parler, c'est le côté raisonnable de son caractère.

Ne sacrifiant point au luxe par une installation trop élégante, insensée même ainsi qu'on le voit chez plusieurs de ses confrères, M<sup>me</sup> Daltrophe-Vormus peut se contenter de prix relativement médiocres, puisqu'elle n'a pas à compenser des frais trop considérables. Ces prix sont suffisants pour elle et non exorbitants pour les clients. Nous n'en voulons pour preuve que le prix du costume indiqué ci-dessus, qui est de 250 fr. en noir et 300 fr. en faille de couleur.

Cette digression terminée, on nous saura gré de parler un peu de tout ce que M<sup>me</sup> Daltrophe-Vormus prépare en ce moment pour les départs prochains. Ce sont d'abord de grandes confections pour les soirées et malinées fraîches; sortes de dolman-visite en drap léger, garnis de passementeries et de franges, des *ulster* en mohair ou petit drap, avec pélerine et col marin, fort agréables en cas de mauvais temps; des mantilles, des écharpes, — la passion du jour, — et une foule de gracieux modèles tenant du vêtement *l'Archiduc* et du mantelet.

Quant au costume proprement dit, nous en avons vu en lainage de fantaisie, avec mélanges de faille et franges qui nous ont beaucoup plu; l'un, entre autres, offrait cette particularité d'une bande de faille posée sur le milieu des devants de la polonaise, avec un lacet croisé dont les bouts ferrés, noués au bas du vêtement, pendaient ensuite. Même disposition au bas des manches. — Les costumes de toile sont ravissants; or, M<sup>me</sup> Daltrophe-Vormus possède une imagination et un tact extrêmes pour les combiner dans leurs assortiments et les orner de broderies, de dentelles de Mirecourt ou de franges. D'un mélange de toile bleue unie et de quadrillé bleu pâle et blanc, elle a tiré une merveille.

C'est donc en toute sûreté qu'on doit s'adresser à M<sup>me</sup> Daltrophe-Vormus; un vieux corsage bien ajusté à la taille, ou des mesures précises lui suffisent pour faire à distance n'importe quelle toilette.

— La maison VATELOT et C<sup>o</sup> continue de se signaler par le choix, la bonne qualité et la nouveauté de ses passementeries, galons, franges, etc. Le succès du jour est aux filets et aux franges de chenille; des premiers on fait des écharpes; à l'aide des autres on constitue des garnitures. Il y a de la chenille noire, blanche et de toute couleur; rien n'est plus joli.

Le filet mexicain de la maison Vatelot et C<sup>o</sup> est à l'ordre du jour de la mode; c'est à la fois une garniture riche et simple, dont les femmes élégantes ne manquent pas de profiter.

La frange muguet, la frange postillon sont tellement tombées dans le domaine public, par suite d'une vogue sans pareille, que la haute élégance n'en veut plus. C'est la frange pompoulette et la frange chardon qui sont en ce moment les plus recherchées; ces jolis modèles sont exécutés en laine ou en soie et sur échantillon. A ce sujet, indiquons à nos lectrices que la maison Vatelot et C<sup>o</sup> se charge de tous les réassortiments de ce genre; en lui adressant (rue Turbigo, 59) l'échantillon de l'étoffe pour laquelle on désire une frange, un galon, une passementerie quelconque, on est sûr d'être bien servie et promptement.

Mais il est un point essentiel sur lequel nous devons insister tout particulièrement, à la fois dans l'intérêt de la cliente et du marchand. La maison Vatelot et C<sup>o</sup> est avant tout une maison de gros; c'est donc par quantités de grosses et de demi-grosses qu'il faut lui faire les commandes; on y trouve naturellement un grand avantage. Les couturières le savent et ne manquent pas d'en profiter; ajoutons qu'elles trouvent dans cette maison tout ce qui concerne leur métier en mercerie, doublures et garnitures.

— Avec les chaleurs, le corset devient pour beaucoup de femmes un sujet de gêne et de fatigue. — A qui le dites-vous! pense déjà plus d'une de nos lectrices. — Nous croyons devoir rappeler, à ce propos, les avantages inappréciables que présentent, sous ce rapport, le *corset-cage* de M. de PLUMENT (rue Vivienne, 33).

Ce gentil modèle est, en effet, établi dans des conditions exceptionnelles par une habile combinaison de forts galons croisés, formant un quadrillé à jours; ce corset ne gêne en rien la transpiration et la prévient même. Ce tissu à claire-voie n'enlève aucune des grâces de coupe que M. de Plument

sait donner à tous ses corsets, et le *corset-cage* ne le cède à aucun autre corset en bonnes qualités et en perfection de forme. Avec l'addition de la ceinture *Jeanne d'Arc*, il défie le *corset sultane* lui-même! Nous le conseillons aux femmes un peu fortes.

Le *corset sultane*, de son côté, avec la ceinture *Jeanne d'Arc*, n'a pas encore vu son succès s'amollir; de combien de choses en ce monde on pourrait dire autant? Pour notre compte personnel, nous ferons toujours tout ce qu'il faudra pour lui assurer une longue existence encore, car nous ne le dissimulerons pas, le *corset sultane* est notre favori. Il refait merveilleusement la taille, forçant le corps à prendre une impulsion gracieuse, amincissant, cambrant, développant le tout en un mot, selon les dernières règles de l'art et sans l'ombre d'une fatigue.

M. D'A.

## PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉES

## Grand Panorama des modes de Printemps et d'Été 1876.

Le renouvellement des saisons amène naturellement avec lui la nécessité, pour toutes les personnes qui s'occupent de la confection des toilettes féminines, de se procurer des modèles nouveaux, assez variés et assez nombreux pour satisfaire à toutes les conditions de goût et d'élégance qui s'imposent.

A ce point de vue, — toujours soucieux que nous sommes d'être agréables à nos lectrices et de leur rendre service, — nous avons fait établir et nous mettons dès aujourd'hui à leur disposition une GRANDE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. On pourra s'en faire une idée en songeant qu'elle ne contient pas moins de quatorze figurines plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, et représentant un ensemble de quatorze toilettes inédites du meilleur goût et de la dernière élégance, pour le PRINTEMPS et l'ÉTÉ de 1876.

Nous ne croyons pas qu'il soit possible de trouver une collection de toilettes de ville, visite, réception, soirée, mariage et de costumes d'enfants plus habilement reproduite et plus pratiquement utile. Aussi ne saurions-nous trop conseiller à nos abonnées de faire sans retard l'acquisition de cette magnifique planche, d'un si grand intérêt en ce moment et si avantageuse.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton pour éviter qu'elle arrive en mauvais état, il suffit d'adresser trois francs en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD et fils, 92, rue Richelieu, à Paris.

SOMMAIRE DU 1<sup>er</sup> NUMÉRO DE JUIN 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> MARY D'AUBERVILLE. — Échos de la mode, par X. V.-P. — Causerie, par M. LUDOVIC SAUVEUR. — Le Salon de 1876, deuxième article, par M. ROBERT HYENNE. — Les poisons intimes, par CH. DAVID. — *Propriété à vendre*, poésie, par M. CHARLES MONSELET. — A travers les livres, par HOP-FROY. — *A Douarnenez*, nouvelle bretonne, par M. ARMAND DUBARRY. — Portraits d'enfants (II), par M. E. LEGOUÉ. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1328, dessin de M. Jules DAVID: toilettes de plage. — Feuille de patrons tracés.

Dans le texte: P. n° 312, dessin de M. E. PRÉVAL: Chapeau Fashion. — G. n° 635, dessin de M. E. PRÉVAL: toilette d'Exposition, vue de deux côtés. — G. n° 639, dessin de M. E. THIMON: toilettes de promenade.

ROUVENAT (✽) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.